



FOIRE AUX QUESTIONS :

Allons au cinéma ! « GATTACA »

Un film de Andrew Nicoll, avec Ethan Hawke et Uma Thurman

Avec une citation de l'ecclésiaste en exergue du film, nous savons que nous sommes invités par ce film à une réflexion digne du 7^{ème} art. Le cinéma est en effet un art de la réflexion car, comme un miroir, l'écran est là pour nous dévoiler une vérité sur nous-mêmes, sur la réalité qui nous entoure, enfin une certaine idée de la vérité des choses et du monde. Art de la réflexion, le cinéma peut être spirituel et nous conduire à une Rencontre si nous consentons à laisser le miroir du cinéma réfléchir sa lumière pour éclairer un peu les ténèbres de nos intelligences et réchauffer l'hiver de nos cœurs...

C'est Cocteau, le poète-cinéaste, qui faisait dire à l'un des protagonistes de ses films :

« Les miroirs feraient bien de réfléchir avant de renvoyer leur image ». Le cinéma est un art de la réflexion puisqu'il réfléchit des images auxquelles nous sommes invités à consentir, à accueillir pour nous-mêmes, pour une connaissance métaphysique des choses qui nous permettra ainsi de mieux vivre, tout simplement, notre « métier d'homme ». Se convertir aux images, c'est se convertir nécessairement à l'image que nous sommes, chacun d'entre nous, une image de Dieu qui doit réfléchir sa lumière après en avoir été pénétrée. C'est quitter tout voyeurisme malsain parce que trop narcissique (qui est trop souvent le jeu de la TV) pour une ascèse intérieure de l'intelligence et du cœur.

Gattaca est un film intelligent qu'il nous faut lire de l'intérieur. Ce n'est pas un film facile, d'ailleurs, car il offre une palette de sens, comme une poupée-gigogne, qu'il n'est pas si aisé de synthétiser. Mais efforçons-nous de le faire tout de même :

Vincent Freeman est, comme il se décrit lui-même en voix-off dès le début du film, « un enfant né de l'amour ». On ne comprend pas bien de prime abord ce que cela signifie ou ce que cela comporte d'extraordinaire, mais bientôt nous allons comprendre que nous sommes dans un futur pas si éloigné que cela du temps présent, dans un monde gouverné par la science et la technologie, dans un univers où l'analyse de l'ADN, du code génétique humain, permet d'établir une discrimination entre les personnes « valides », c'est-à-dire promus au succès et à la performance à l'aide de la science génétique, qui a sélectionné les meilleurs gènes pour les concevoir, et les « non-valides », ceux qui n'ont pas eu la chance d'être destinés à la perfection mais, parce qu'issus de l'amour humain, conçus de manière naturelle, ils ont été laissés au destin, toujours hasardeux (on les appelle encore les enfants de la « tombola ») et aux aléas d'une nature humaine par trop déficiente. Ainsi Vincent souffre d'une forte myopie et surtout d'une insuffisance cardiaque. Il ne pourra jamais devenir l'astronaute qu'il rêve de devenir. Il est un « enfant de Dieu », comme il l'avouera à la femme qu'il aime, c'est-à-dire, un enfant de la Providence, de la tombola d'un destin qu'on ne peut contrôler dans ce monde de **Gattaca** où l'homme est entièrement prédéterminé par la science. Vincent a un frère, Anton. Celui-ci est un « valide » : sa constitution génétique a été déterminée par la science, en accord avec ses « parents », pour devenir un être sans déficience physique ou mentale. A l'inverse de son frère Vincent, il est de haute taille, il a une forme physique éblouissante puisque sa physiologie a été scientifiquement programmée pour n'offrir aucune prise à la faiblesse.

Vincent, quant à lui, appartient à la sous-classe des « invalides ». Alors qu'il ne rêve que de voyage dans l'espace, il doit se contenter de balayer les couloirs et les lieux d'aisance de la base de lancement de **Gattaca**.

L'occasion inespérée va pourtant se présenter à Vincent. Jérôme Morrow est un valide invalide : il a été renversé par une voiture, il est paralysé sur une chaise roulante. Il va permettre à Vincent de réaliser son rêve : il va lui prêter son identité de valide, autrement dit son corps et son code génétique, tandis que Vincent lui paiera son loyer, et lui prêtera son rêve en partant dans l'espace. Echange d'identité, donc, et ce film est d'abord un film sur la quête de soi, la quête de son identité.

Dans un monde fondé sur la perfection génétique, personne ne peut-être pleinement soi-même : ni les valides, ni les invalides : la preuve : on apprend que Vincent et Jérôme ne tiennent pas tant à la vie : un soir, alors qu'il a trop bu (il est en effet alcoolique), Jérôme avoue à Vincent qui le met au lit qu'il s'est lui-même planté devant la voiture qui l'a écrasé. Et à la question de son frère Anton, qui se demande comment son frère Vincent qui souffre pourtant d'une insuffisance cardiaque parvient à nager plus longtemps et plus loin que lui : « comment fais-tu ? », demande Anton à son frère. « Je n'ai jamais pensé au retour »...Qu'importe qu'il se noie, pourvu qu'il puisse être victorieux de son frère « valide ».

Un frère qu'il sauve pourtant de la noyade malgré l'abîme qui les sépare tous deux. Mais le vrai frère du film, l'alter ego, si l'on peut dire, de Vincent dans le film, ce n'est pas Anton, mais Jérôme. Tous deux échangent leur identité : « Appelle-moi Eugene si tu dois devenir Jérôme », déclare Jérôme à Vincent. Vincent l'invalides devient Jérôme le valide, et Jérôme l'invalides « valide », devient Vincent l'invalides. Pour l'un, c'est une promotion, pour l'autre qui, dit-il « était programmé pour être en haut du podium », le rang d'invalides est une méchante régression. « Le malheur des uns fait le bonheur des autres », dit-il prosaïquement. C'est pourquoi les débuts de l'échange d'identité ne se font pas sans que Jérôme fasse sentir à Vincent sa nécessaire supériorité de « valide » : ses yeux plus jolis que les siens, sa médaille d'argent de natation, etc. Dans l'univers de **Gattaca**, tout est fondé sur la compétition et le succès. Et donc sur la rivalité entre les êtres. La discrimination. Pas étonnant que Vincent veuille devenir autre pour réaliser le rêve auquel il ne peut prétendre de par sa constitution génétique déficiente. Et pas étonnant non plus que Jérôme ait du mal à accepter son infirmité après avoir échappé à la mort qu'il voulait se donner. Le stratagème qu'ils vont employer pour déjouer les services de sécurité de **Gattaca** est une revanche contre l'injustice d'un monde fondé sur le déterminisme et la discrimination, qui empêche l'homme d'être pleinement libre et heureux. Il y a du don de soi, du sacrifice chez Jérôme...jusqu'à la scène finale où il s'incinère pour ne laisser aucune trace de lui et pour abandonner définitivement à Vincent son identité de « valide ». Jérôme est un désespéré qui a « souffert sous le poids de la perfection » et qui prend sa revanche contre l'injustice d'un monde déshumanisé où il n'a jamais pu être pleinement lui-même parce qu'entièrement programmé. Il n'a jamais été voulu pour lui-même. Quant à Vincent, il est, comme il le dit lui-même, un « dégénéré ».

Gattaca est donc un très beau film sur la quête et l'acceptation de soi-même. Cette quête et cette acceptation qui passent par la reconnaissance de ce qu'est une personne humaine : un individu qui, comme l'indique ce mot (individu = qui vient de « indivis ») est donc unique et irréductible à toute discrimination. Ce que Andrew Nicoll nous donne de comprendre en mettant en parallèle Jérôme qui prête son corps à Vincent et Vincent qui prête son esprit (« son rêve ») à Jérôme. **Gattaca** divise donc ce qui ne peut être dissocié dans une personne humaine : son corps de son âme.

Je cite « Gaudium et Spes » du Concile Vatican II : « Corps et âme, mais vraiment un, l'homme est, dans sa condition corporelle, un résumé de l'univers des choses, qui trouvent en lui leur sommet (...) En vérité, l'homme ne se trompe pas lorsqu'il se reconnaît supérieur aux éléments matériels et qu'il se considère comme irréductible, soit à une simple parcelle de la nature, soit à un élément anonyme de la cité humaine. Par son intériorité, il dépasse en effet l'univers des choses »...

Vincent comme Jérôme vont découvrir cette intériorité qui les ramène à la conscience d'être des personnes dignes d'être aimées pour elles-mêmes : Vincent par l'amour d'Irène qui finira par l'aimer en dépit de son « invalidité » ; Jérôme, par le sacrifice qu'il fait de sa vie pour que Vincent devienne enfin un homme libre et qui déclare à la toute dernière scène, alors que la fusée qui emmène Vincent vers Titan vient de décoller et qu'il entre dans son incinérateur : « Peut-être que je ne pars pas, déclare Jérôme en voix off, mais que je rentre chez moi ».

Le Concile encore lui fait écho : ...« c'est à ces profondeurs qu'il revient lorsqu'il fait retour sur lui-même où l'attend ce Dieu qui scrute les cœurs et où il décide personnellement de son propre sort sous le regard de Dieu. Ainsi, lorsqu'il reconnaît en lui une âme spirituelle et immortelle, il n'est pas le jouet d'une créature imaginaire qui s'expliquerait seulement par les conditions physiques et sociales, mais, bien au contraire, il atteint le tréfonds même de la réalité » (n° 14). Dignité donc, de toute personne humaine, fût-elle la plus blessée, la plus faible, la moins douée, la plus privée de biens naturels, se cache le trésor d'une âme créée à l'image et à la ressemblance de Dieu. Donc digne d'être aimée. Et aimée pour elle-même.

« *There is no gene for the human spirit* », déclare la bande-annonce du film.

L'esprit humain, ou encore l'âme, n'est pas programmable. Ce qui fait proprement la dignité d'une personne humaine n'est pas scientifiquement contrôlable ou manipulable. La capacité qu'a l'homme de connaître et d'aimer, le principe spirituel que l'on nomme son âme est un don unique et irremplaçable, qui ne se laisse circonscrire par aucune manipulation génétique. A l'heure où l'affaire Perruche permet à des parents de porter plainte contre les gynécologues ou les obstétriciens parce qu'ils n'ont pas fait correctement leur diagnostic prénatal et n'ont pas su déceler la malformation congénitale de leur progéniture, ce film sonne comme un coup de tocsin. Il nous alerte sur le danger que nous courons si nous jouons aux démiurges et, tels des Docteurs Frankenstein du XXI^{ème} siècle, si nous manipulons la vie pour opérer une sélection discriminatoire entre ceux qui auraient le droit de vivre et ceux qui ne l'auraient pas.

Dans une bande-annonce du DVD du film, que je vais vous passer, qui s'intitule : « Le message de **Gattaca** », Andrew Nicoll fait défiler sous fond de ciel étoilé des photos de différentes personnalités : Abraham Lincoln, Van Gogh, John Kennedy, Ray Charles, indiquant les infirmités dont ils souffraient, avec ces mots : « *Had we acquired this knowledge sooner, the following people may never have been born...* » et concluant : « *Of course, the other birth that may never have taken place is your own* »... Oui, la seule place unique que personne ne peut prendre, c'est la nôtre. Nous sommes tous uniques et c'est une richesse extraordinaire.

Il convient alors de s'accepter soi-même et d'accepter l'autre tel qu'il est, avec toutes ses grandeurs et ses faiblesses. S'accepter surtout avec toutes ses faiblesses. Ceux qui sont forts ont toutes les chances de réussir dans l'univers de **Gattaca**. Mais il n'est peut-être pas nécessaire de monter dans l'espace pour s'aimer humblement soi-même. Il faut seulement se savoir aimé. **Gattaca** est aussi un très beau film d'amour. L'amour qui transfigure peu à peu Uma Thurman (Irene) : ainsi, de la femme austère engoncée dans un costume qui lui donne l'air d'une soviétique fanatique de la guerre froide, elle se transforme peu à peu, s'humanise peu à peu, c'est-à-dire se féminise peu à peu sous l'influence de son amour pour Vincent. L'amour vrai qui se moque de la génétique : témoin cette scène très belle, qu'Irene reproduit à la fin et qui dit en un seul plan ce que j'essaie de vous dire depuis plus longtemps : Irene propose à Vincent d'analyser son code génétique à partir du cheveu qu'elle lui tend. Elle-même a fait cette enquête pour Vincent (mais à partir d'un cheveu de Jérôme Morrow le valide). Vincent saisit ce cheveu et le lâche, en lui déclarant : « le vent l'a emporté » : L'amour dépasse toutes les frontières. On ne se fonde pas sur le code génétique d'une personne ou sur son *curriculum vitae* pour l'aimer ; autrement on l'aime pour ce qu'il fait ou est capable de faire, non pour ce qu'il est ; et l'on ne l'aime pas vraiment alors. C'est le chemin que va faire Irene lorsqu'elle découvre la supercherie de Vincent. Va t-elle aimer Vincent en dépit de son invalidité ? Finalement oui, et le vent emporte aussi le cheveu que Vincent lui tend pour qu'elle l'analyse... Le cœur, l'amour, finissent par triompher dans **Gattaca**. Andrew Nicoll joue sur les mots : Irene comme Vincent souffre d'une insuffisance cardiaque qui l'empêche d'accomplir de grandes performances spatiales. « Risque cardiaque inacceptable », qui l'oblige à prendre les comprimés qu'elle laisse sur la table du cabaret et risque de la compromettre. Et pourtant, s'ils ont certes tous deux une déficience cardiaque, ils ont tous deux cette capacité d'être ébranlés dans leur cœur par l'amour qui les transfigure et bannit toutes les barrières. L'amour supplée à toutes les déficiences cardiaques. Le cœur est victorieux du cœur. L'amour, de la science.

Être soi-même en se sachant aimé pour soi-même. Parce que tout être est digne d'être aimé pour lui-même dès lors qu'il existe.

La perfection de l'amour, à laquelle nous sommes appelés, que l'on appelle la sainteté, ne situe pas dans une logique d'excellence, de compétition ou de performance. Elle consiste à nous accepter dans toute notre humanité, avec toutes nos richesses et nos infirmités, nos faiblesses, pour que la grâce, qui ne veut pas détruire notre nature, mais la transformer en la respectant, puisse déployer toutes ses virtualités. « Ma grâce te suffit, dit Jésus à Paul. Car ma puissance (puissance d'amour) s'accomplit dans ta faiblesse ».

*Père Jean-Gabriel Rieg, ocd.
Prieur du désert des Carmes de Roquebrune sur Argens*